



La ville de Grozny est notre fierté

Photo : Aude Merlin

# Retour à Grozny

*Grozny frappe aujourd'hui par la reconstruction frénétique d'édifices publics et privés. Sous la dictature Kadyrov, la vie quotidienne s'est améliorée. Pour autant, la guerre n'est pas vraiment terminée: il y a toujours des groupes de résistants, et l'absence d'espace politique pour l'expression d'une opposition déplace sur le terrain de la violence toute forme de conflit. Le problème politique de fond n'est pas réglé, et la mémoire des crimes impunis et des traumatismes récents est toujours vivace, pesant sur le devenir d'une société brisée et atomisée par la guerre.*

## Aude Merlin

En cette mi-juillet 2007, à l'aéroport de Vnoukovo à Moscou, deux femmes attendent, assises sur leurs paquets. En face d'elles, une petite fille, silencieuse. Depuis la réouverture de l'aéroport de Grozny, le 8 mars 2007, jour de la fête des femmes, les vols directs Moscou-Grozny ont repris. Je m'approche de la petite fille et commence à lui dire quelques mots en russe. Elle ne comprend pas. Une des deux dames, sa mère probablement, s'approche et me dit dans un russe parfait que la petite ne comprend pas cette langue: elle réside aux Pays-Bas, sa famille s'y est réfugiée en 2002, et les deux langues

qu'elle connaît sont le tchéchène et le néerlandais. Aujourd'hui âgée de huit ans, ayant acquis avec sa famille la citoyenneté hollandaise, elle accompagne sa mère pour un très court séjour vers une terre qu'elle a à peine connue, ou plutôt qu'elle a « connue » dans un déluge d'acier et de sang, lors de la reprise de la guerre en 1999, alors qu'elle était encore bébé. La famille sait qu'il est illusoire d'envisager un retour définitif actuellement, tant sont explicites les risques et menaces. Les yeux de la mère expriment comme un flottement; mélange de joie de revoir des membres de sa famille, de

voir cette reconstruction de Grozny dont on parle tant; mais inquiétude, aussi. Il y a dans son regard comme un sentiment d'incrédulité et d'appréhension.

### RACCOURCI SUR L'ÉPHÉMÈRE

À travers le hublot, on sent la chaleur étouffante. Transperçant ce ciel un peu voilé, l'avion pique vers le sol; est-ce déjà Grozny que nous survolons? Les images de 1995, du premier « contact », reviennent comme autant de flèches. Longs moments passés à se pincer paumes des mains, poignets, avant-bras, pour s'assurer d'une « réalité » pourtant si irréaliste. Était-on dans la réalité, à déambuler au milieu d'un décor de ruines tel que seuls les livres d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale pouvaient en montrer de semblables?

N'était-on pas au cœur d'un mauvais songe, à voir ces lettres géantes suspendues au-dessus de la béance, au sommet d'immeubles carbonisés devenus improbables, et où l'on devinait le slogan d'origine, lancé d'en haut à tous les passants: « Les enfants polissons qui jouent avec le feu sont la cause numéro 1 des incendies... ». En surplomb d'une ville totalement calcinée. Qui avait joué avec le feu? La « polissonnerie » de ces « enfants-là », qui avaient appuyé sur le bouton du haut de leur hélicoptère, rentrait-elle dans la comptabilité de ces « accidents domestiques »? À l'époque, on parlait de « restaurer l'ordre constitutionnel », de poursuivre les « bandes illégalement formées ». Les civils l'avaient payé cher, Russes (au sens ethnique) compris, puis-

que la ville était majoritairement peuplée de Slaves et que, durant la première guerre de 1994-1996, sous les décombres de ces ruines, nombreux étaient ceux qui tentaient de survivre dans les caves, à la différence des familles tchéchènes parties trouver refuge chez des proches dans les villages de montagne. Ceux qui étaient restés « *v gorode* », « en ville », se trouvaient alors en proie aux maraudeurs et exactions de toutes sortes.

À l'aéroport de Grozny, flambant neuf, deux portraits encadrent les lettres qui forment le nom de la ville. À gauche, le président russe, Vladimir Poutine. À droite, Akhmad Kadyrov, qui fut nommé en 2000 chef de l'administration provisoire puis « intronisé » président de Tchétchénie en octobre 2003, pour un mandat qui allait être bien vite écourté, par son assassinat dans un stade lors des célébrations du 9 mai 2004<sup>1</sup>.

On récupère les bagages. J'ai perdu de vue Raïssa, ma voisine de hublot. Le grand central est rempli de monde, hommes, femmes, enfants. Embrassades, retrouvailles, la période d'été se colore d'une sensation de vacances. Tandis que l'Histoire continue sur place, et que l'aléance obligée de la grande majorité de la population au pouvoir en place a dessiné les contours d'une nouvelle société « restée au pays », on voit un hiatus se constituer peu à peu. Alors que certains Tchétchènes qui vivent aujourd'hui en émigration reviennent « voir », n'osant pour le moment envisager un retour définitif, ceux qui sont restés en Tchétchénie ont désormais presque tous de la famille

<sup>1</sup> Le 9 mai est la date anniversaire de la victoire sur le nazisme en Union soviétique puis en Russie.

réfugiée en Europe. Familles morcelées. Une partie tuée, une partie disparue, une partie émigrée. Et une partie restée. « On ne quitte pas son pays. On ne se fuit pas soi-même », avait dit une femme en 2000<sup>2</sup>. Alors même que les embrassades et étreintes se prolongent, on ne peut s'empêcher de penser à cet éloignement progressif, à l'image de deux mondes qui se singulariseraient peu à peu en dérivant l'un de l'autre. Tandis que ceux qui sont partis n'avaient pas le choix, ceux qui sont restés oublient parfois que c'est un réel danger de mort qui a poussé les premiers sur la route de l'exil. La vie ici, la vie là-bas. Pour le moment, l'heure est aux retrouvailles. À peine ai-je récupéré mon sac que je vois, j'entends, au fond du grand hall de l'aéroport, les sanglots de Raïssa.

### LE VISIBLE ET L'INVISIBLE

Des voitures partout, une activité incessante. De la sortie de l'aéroport jusqu'au centre de la ville, les yeux restent écarquillés. En 2004, la ville était encore une ruine, seuls quelques bâtiments administratifs avaient été ravalés ou construits *ex nihilo* en plein centre, couleur rose ou saumon, tranchant avec le quotidien des gravats noircis aux allures de post-apocalypse : au milieu des immeubles éventrés, seuls les abricotiers et cerisiers qui poussaient envers et contre tout semblaient être restés dignes, criant leur vie et resplendissant de fleurs blanches, tandis qu'on voyait errer des ombres entre les ruines.

En quittant l'aéroport, sur la gauche, une base militaire russe en dur, un poste de contrôle puis, imperceptiblement, l'entrée

dans la ville. Quasiment plus de poste de contrôle, la circulation est fluide, les voitures sont nombreuses. Sur le bord des routes, des vélos d'enfants à vendre, des ballons et des stocks de piscines gonflables de couleurs vives, en ce mois de juillet caniculaire. Au fur et à mesure que l'on se rapproche du centre, la ville se dresse devant nos yeux. Lorsqu'on n'a jamais vu Grozny qu'en ruines, on reste incrédule. Petimat plaisante lorsque l'on traverse le centre : « Avant, on cherchait désespérément une maison épargnée dans ce décor de ruines, maintenant ce sont les maisons détruites que l'on déniche au milieu de tout ce qui est reconstruit. » Sur l'avenue de la Victoire, puis, dans le prolongement, sur l'avenue Lénine, rebaptisée avenue Akhmad Kadyrov, on pourrait se croire dans n'importe quelle autre capitale du Nord-Caucase. Cafés, restaurants, salons de beauté, magasins de robes de mariées, magasins de téléphones portables (la publicité pour Megafon est omniprésente), papeteries, pharmacies, mini-supermarchés, kiosques à journaux. Et, au coin de la rue Rosa Luxembourg, le grand bazar et sa grande affluence.

Petite particularité cependant : plus qu'ailleurs au Nord-Caucase, et pour cause, une effervescence entoure les magasins de matériau de construction. Tomettes pour salles de bains, papiers peints, baignoires, équipements de chauffage, bois pour lambris, meubles en tous genres : avec les compensations pour logement détruit qu'une partie de la population a touchées (300 000 roubles, soit 8 571,42 euros, dont une partie ponctionnée d'emblée pour le Fonds Kadyrov,

<sup>2</sup> Émission « La-bas si j'y suis », réalisée avec Daniel Mermet pour France Inter.

fonds présidentiel aux origines aussi diverses qu'improbables et qui finance une partie de la reconstruction de la ville), les habitants de Grozny sont nombreux à s'être lancés dans des travaux de reconstruction et réparation de leur maison.

De nombreux bâtiments publics ont été construits ou reconstruits : les ministères bien sûr et administrations, une partie des structures médicales, la poste... En passant sur l'ancienne place de l'« amitié entre les peuples » (la statue d'Aslanbek Charipov, commandant tchéchène de l'Armée rouge contre Denikine, de Gapour Akhreev, commissaire ingouche, et de Nikolai Guikalo, secrétaire russe du Parti de Tchétchénie-Ingouchie dans les années vingt, sont toujours là), on voit la maison de la presse, gigantesque bâtiment bleu métallisé. Sur cette place, rebaptisée « Square des journalistes », une plaque suscite la perplexité : on y lit, gravé en russe et en tchéchène : *À la mémoire des journalistes tués*. La bibliothèque nationale a été reconstruite, le centre philharmonique aussi. Les travaux de reconstruction du théâtre sont quant à eux au point mort. « Plus de budget, c'est sur le budget fédéral qu'est censée être financée la reconstruction du théâtre, et les travaux sont stoppés depuis plus d'un an ! Où va l'argent ? », interroge Artur.

Sur les promenades, des jets d'eau, des fontaines, des parterres de fleurs. L'église orthodoxe a été reconstruite et fraîchement repeinte en bleu clair couleur layette, et une mosquée gigantesque est en construction, des ouvriers turcs ont été embauchés à cette occasion. On voit éga-

lement de petites mosquées toutes neuves à l'entrée des hôpitaux ou de l'université, tandis que toutes les administrations sont dotées de salles de prière.

Cependant, dans les faubourgs, il y a des quartiers entièrement rasés comme Zavodskoi, avec des chemins qui ne mènent nulle part, et des quartiers où alternent immeubles neufs et ruines. Sur la Staropromyslovskoe chose, l'alternance entre bâtiment ravalé et ruine est systématique. À quelques encablures du bâtiment rose vif de Grozenergo (l'administration de l'approvisionnement en énergie pour Grozny contrôlé par Tchoubaïs lors de sa restauration) construit en 2002, on retrouve les lettres calcinées à proximité du cinéma Raduga (« Arc-en-ciel ») : « L'art appartient au peuple. » Le bâtiment est toujours en lambeaux, une carcasse d'armatures de béton entourant le vide.

Entrée en matière dans une Tchétchénie de contrastes et de paradoxes. Entrée en matière dans une Tchétchénie d'une nouvelle ère ?

## L'OMNIPRÉSENT

Le tableau est un peu surréaliste, le tout sous l'œil omniprésent du président, dont le portrait surmonte tout immeuble reconstruit, et s'étale sous forme de grands placards publicitaires ou de banderoles, à l'entrée des villages, sur les ronds points, sur les murs des administrations : Ramzan Kadyrov avec des enfants, vantant la réussite à l'école ; Ramzan Kadyrov en ouvrier du bâtiment vêtu d'un bleu de travail debout sur une échelle un pinceau à la main ; Ramzan Kadyrov aux côtés de son père

Akhmad-Khadji; Ramzan Kadyrov avec le président Poutine, etc. Les slogans s'enchaînent : sous les photos du défunt père, on peut lire « Nous t'aimons, nous nous souvenons de toi », ou « Un peuple qui a eu un tel fils est digne de respect ». Sous les photos de celui que la population appelle « Ramzan », on lit en russe : « Avec Ramzan, nous ressuscitons la république de ses ruines et de ses cendres », ou encore sur le mur flambant neuf du gymnase de l'université : « La force est dans l'unité », slogan surmonté du logo du Parti du pouvoir au niveau fédéral, Russie unie, représentant un ours ; « Ramzan, tu es un fils digne, tu es notre fierté » ; et un peu plus loin, en tchéchène : « La parole et l'action ne font qu'un. »

Dans un contexte de reconstruction si spectaculaire — en juillet, les chantiers continuent de fonctionner, mais on apprend qu'à l'automne 2007 ils sont stoppés pour cause d'épuisement du budget —, nul étonnement que les paroles d'adhésion pour le président soient sur les lèvres de diverses personnes. Louiza, qui a connu la déportation de 1944<sup>3</sup> puis les deux guerres, souhaite à « Ramzan de vivre cent, cent-cinquante ans », tandis qu'Artur m'explique que « voir Ramzan sur les photos partout dans la rue, cela te donne de la force. Il est jeune, il agit, il est efficace. Et il ne se laisse pas faire ! Le portrait de V. Poutine, oui, il est là aussi, ajoute-t-il, nous devons l'accepter, mais Ramzan a compris comment redresser le pays tout en tenant tête à Moscou. Il a même dit l'autre jour à S. Stepachine, président de la Cour des comptes, que les 300 000 roubles (8571,42 euros) de com-

pensation pour logement détruit, c'était déshonorant : c'est à peine le prix d'un fauteuil dans son bureau à Moscou ! »

Ton rempli d'amertume. « Vous savez, me dit Z. Edilova, fille de poète : au début, nous étions très inquiets de voir ces Kadyrov arriver au pouvoir. Seulement, eux seuls ont compris que leur tâche prioritaire était de préserver notre peuple, et il faut aujourd'hui leur rendre hommage. Eux seuls ont compris comment s'y prendre, comment faire pour faire stopper ce déluge de violence. Avec Maskhadov ou Doudaev, cette *zavoroukha* (désordre, chaos) aurait continué encore longtemps. Avec des morts chaque jour. Si nous voulons vivre, c'est le prix à payer. Certains disent que c'est le "Kadyrovstan", on peut dire ce que l'on veut, mais c'est la seule façon de "tenir" le pays aujourd'hui. Une main de fer, oui. Nous avons attendu, attendu. Quand nous avons vu vos "présidents" se précipiter dans les bras d'Eltsine sur la Place rouge en mai 1995 pour admirer les dernières performances de l'aviation russe, celle qui nous bombardait quelques mois auparavant, sans dire un mot sur la Tchétchénie, nous avons compris qu'il ne nous faudrait compter que sur nos propres forces. »

Au centre d'aide psychologique pour enfants situé dans les locaux jouxtant l'hôpital républicain, on voit l'effet de la kadyrovisation et de la reconstruction sur l'imaginaire des jeunes générations. Un flash nous revient : décembre 2000, ciel lourd, blanc, épais, chargé d'inquiétude et parfois lacéré de fusées éclairan. Pris dans un ratissage, nous attendions dans ce centre d'accueil pour enfants réfugiés à

<sup>3</sup> Le 23 février 1944, jour de la fête de l'Armée rouge, la totalité de la population vainakhe (près de 390 000 Tchétchènes et 92 000 Ingouches) est jetée dans des wagons à bestiaux par les forces du NKVD et envoyée en déportation en Asie centrale (Kazakhstan, Kirghizstan, essentiellement). La raison invoquée dans l'oukaze signé par Staline ordonnant la déportation de ces peuples « traîtres » est l'accusation de collaboration massive avec les nazis. S'il y a eu des actes individuels de collaboration (plus nombreux en Karatchaïévo-Tcherkessie où les nazis stationnèrent pendant cinq mois, qu'en Tchétchéno-Ingouchie où ils ne dépassèrent pas le district de Malgobek au Nord-Ouest et n'atteignirent jamais Grozny), la mobilisation et la participation active de milliers de Tchétchènes et Ingouches au sein de l'Armée rouge contre l'ennemi nazi font qu'il est impossible de parler de collaboration massive. Les déportations (également des Allemands de la Volga, des Tatars de Crimée et au Nord-Caucase de Karatchaïs et des Balkars) furent utilisées comme méthode de peuplement de régions d'Asie centrale à développer économiquement et pour se « débarrasser » d'une population que Staline considérait comme peu sûre.

Argoun, encerclé. Les tirs se multipliaient dehors. À l'intérieur, les enfants imitaient le bruit des avions, comme pour exorciser la peur par le jeu. Au mur, leurs dessins disaient la béance des âmes : maisons calcinées, corps étendus, mares de sang rouge vif, avions noirs déchirant le ciel. Au milieu de ces dessins, un dessin comme « venu d'ailleurs » : sur une eau d'huile, un cygne glissait silencieusement, un collier de perles autour du cou. Je tentai de deviner qui avait fait ce dessin.

Aujourd'hui, coup d'œil jeté sur les dessins accrochés au mur : maisons entières, écoles en fonctionnement, soleil, montagnes. Les légendes, écrites de la main des enfants : « Ramzan le bâtisseur », « Ramzan, héros du peuple tchéchène ».

On ressort du centre d'aide psychologique. Les banderoles des « cent jours » de la présidence de Ramzan Kadyrov chantent ses louanges : « cent jours – mille actes de bonté ». Les cent jours, justement, qui devaient faire l'objet d'une célébration en grande pompe, avec un avion spécialement affrété pour la presse russe ; le 15 juillet, on apprend que la célébration est annulée : un neveu du président vient d'avoir un accident au volant d'une voiture... il était âgé de dix ans.

#### « LA GUERRE EST FINIE ? *DAJ BOG...* »

« Après la guerre, nous avons remis en fonctionnement cet auditoire à l'université. » « Après la guerre, nous avons commencé à réparer notre maison. » Nombreuses sont les phrases qui commentent par cet inchoatif. Utilisées avec le passé, ces introductions marquent une

césure dans la perception des habitants entre un « pendant la guerre » et un « après la guerre ». En 2004, une jeune fille rencontrée à l'hôpital n° 9 avait dit qu'il y avait « deux guerres en une ». La première, faite de bombardements et de « nettoyages massifs », et la deuxième, faite d'arrestations ciblées et de disparitions forcées sur fond de ruines.

Aujourd'hui, la volonté de marquer une rupture se ressent dans tous les dialogues. Est-ce à dire que la reconstruction suffirait à faire passer d'une situation de guerre à une situation de guerre finie, même avec un volume de violence dans un premier temps quasiment à taux constant ? Ou est-ce la mutation progressive du pays vers la reconstruction qui de fait induit des changements de fond tels que la guerre s'assèche d'elle-même ? Malgré les grands chantiers en cours et l'effervescence d'une économie de la reconstruction à tous les niveaux, le chômage est de 75 %, l'allocation de sept-cents roubles (vingt euros) n'est versée que six mois par an et ne permet de nourrir sa famille que pendant trois jours, et l'activité agricole reste largement compromise par le fait que les champs sont toujours minés. « Quelques parcelles ont été déminées par les sapeurs russes, en particulier aux abords des bases militaires, mais moins de 15 % du territoire tchéchène sont déminés », explique Rayana Sadoulaeva, de Spasiom pokolenie, « Sauvons notre génération », qui aide de jeunes amputés qui ont sauté sur des mines. Vingt-deux-mille jeunes ont des invalidités dues à la guerre, ajoute-t-elle. Traces de postguerre ? Les blessures visibles.

« La guerre... On espère tellement qu'elle est finie » ; « On ne survivrait pas à une troisième guerre » ; « Dieu fasse (*Daj Bog*) qu'elle soit finie. »

Dès lors que l'on repose la question, la réponse se fait plus floue, à l'image de cette incapacité à dater la « fin » de cette guerre. À la différence des accords de Khassav-Iourt mettant officiellement fin à la première guerre en août 1996, il n'y a en effet jamais eu de négociations entre la partie tchéchène indépendantiste et le pouvoir russe depuis la reprise de la guerre en 1999, et l'on ne peut pas non plus parler de négociations explicites entre les forces tchéchènes mises en place par Moscou et les « indépendantistes », l'adjectif devant d'ailleurs être utilisé sous caution en particulier après l'élimination de Maskhadov, tant est délité le moindre projet politique du côté de la résistance armée, la rhétorique d'un État laïc indépendant ayant été largement supplantée par celle d'un émirat islamique pancaspien. L'élimination successive d'Aslan Maskhadov en mars 2005 et de Chamil Bassaev en juillet 2006 a incontestablement porté un coup à la résistance armée, tant sur la frange la plus modérée que sur la frange extrémiste islamiste qui, elle, revendiquait les pires attentats terroristes, comme la prise d'otage au théâtre de la Doubrovka à Moscou en octobre 2002 ou celle de Beslan en septembre 2004.

Parallèlement, de très lourdes pressions exercées par les forces de Kadyrov sur les figures indépendantistes en ont « retourné » certaines, les contraignant à faire allégeance, au moins de jour. Aujourd'hui

d'ailleurs, à part les *kakievtsy* (hommes de Saïd-Magomed Kakiev) du bataillon Zapad (« Ouest ») rattaché au ministère fédéral de la Défense, les hommes qui entourent Kadyrov sont issus de la résistance et furent dans le passé « combattants d'Itchkérie », comme le furent d'ailleurs Kadyrov père et fils eux-mêmes. Ainsi en est-il du bataillon Vostok (« Est ») constitué des *iamadaevtsy*, hommes rassemblés autour des frères Iamadaev — Soulim Iamadaev dirigeait le deuxième bataillon de la garde nationale de la République d'Itchkérie, puis après la première guerre a pris le contrôle de Goudermes et a livré la ville sans combat aux forces fédérales lors de la reprise de la guerre.

Quant au PPSM-2 (Régiment n° 2 du service de patrouille de la police) il est dirigé par l'ancien chef de guerre Aslambek Iassaev, tandis que le centre antiterroriste, structure créée pour remplacer le Service de sécurité de Kadyrov, était dirigé lors de sa création par l'ancien chef de guerre Echiev. La création de deux autres bataillons, *Iug* — « Sud » — et *Sever* — « Nord » —, bataillons 248 et 249 rattachés au ministère de l'Intérieur fédéral<sup>4</sup>, a également été un « moyen » de recruter des dizaines d'anciens combattants indépendantistes et a pu être analysée comme une tentative par le pouvoir fédéral de réaffirmer son autorité sur une partie des forces tchéchènes dites prorusses, alors même qu'elles refusaient initialement d'être intégrées dans la quarante-sixième brigade des forces armées du ministère de l'Intérieur fédéral.

<sup>4</sup> Leur appellation exacte est celle de « bataillons spéciaux motorisés des forces armées de la région du Caucase du Nord du ministère de la Fédération de Russie »

Quant aux *kadyrovtsy* eux-mêmes (hommes de Kadyrov), principale formation armée de Tchétchénie, ils proviennent à l'origine du Service de sécurité d'Akhmad Kadyrov, créé dès 2000 et dirigé lors de sa création par son fils Ramzan. Constitué d'un tout petit nombre de personnes (quelques dizaines) au début, il s'est peu à peu étoffé via le recrutement de centaines d'anciens combattants, atteignant en 2004 le nombre de 1 500 membres. Ce sont les *kadyrovtsy* qui ont commencé à partir de 2004 à généraliser la pratique de la prise d'otages de proches de combattants pour les recruter, ce qui fut le cas du ministre de la Défense du gouvernement Maskhadov, Magomed Khanbiev, dont plusieurs membres de la famille furent kidnappés jusqu'à obtenir sa reddition. Si le terme de *kadyrovtsy* est parfois utilisé de façon abusive pour désigner l'ensemble des forces de l'ordre de l'État kadyroviens, incluant également les simples policiers ayant embauché là — seule solution pour de nombreux hommes de se « légaliser » dans la vie civile sans risquer raffles et tortures —, le terme en réalité représente un groupe bien précis<sup>5</sup>.

Enfin, le Neftepolk (régiment pétrolier, régiment de police auprès du ministre de l'Intérieur de la République de Tchétchénie), dont on parle beaucoup en cet été 2007, doit officiellement assurer la protection des industries pétrolières, tandis que le passé criminel de certains des hommes placés à la tête des structures de forces de l'État kadyroviens et l'implication de longue date de certains d'entre eux dans le pillage du pétrole (les *baïssarovtsy* en particulier, hommes

de Baïssarov), contribuent à un tableau tout sauf monolithique, traversé par de sérieux règlements de compte entre différentes factions, comme c'est fréquemment le cas entre *baïssarovtsy* et *kadyrovtsy*, et entre *kadyrovtsy* et *kakievtsy*. À mon arrivée, Salman m'explique que des hommes proches de Kadyrov ont tué trois *kakievtsy*, du bataillon Zapad. En outre, on continue à observer des transfuges vers la montagne: quarante hommes des bataillons Iug et Sever auraient rejoint les combattants en juin 2007, d'après différentes sources.

Ce retour parcellaire d'anciens combattants « légalisés » ou officiellement amnistiés vers la forêt, ou le maintien de liens avec leur ancien groupe de combattants participent de cette sensation diffuse que la guerre n'est pas finie. En outre, il ne se passe pas un jour sans qu'une explosion ait lieu, un bombardement sur une forêt, l'attaque d'un poste de miliciens. Ce matin du 23 juillet 2007, nous rentrons dans Grozny par le quartier Octobre et voyons des miliciens partout. Il a dû se passer quelque chose pendant la nuit. Au fur et à mesure que l'on avance, la concentration de miliciens se fait plus grande. On apprend qu'un poste de police a été attaqué, des échanges de tirs se sont enclenchés: trois policiers ont été tués. Le matin, des *omon* (les « super CRS » russes) quadrillent le quartier, les contrôles sont renforcés.

<sup>5</sup> Pour une présentation claire et documentée des forces de l'ordre et des formations contrôlées par l'État, voir le rapport de la FIDH, « La torture en Tchétchénie: la « normalisation » du cauchemar », novembre 2006 (réactualisé au printemps 2007), <[www.fidh.org](http://www.fidh.org)>.



## PLISSEMENT DES MÉMOIRES

Plissements des mémoires, mélange des saisons, des années, des strates de souvenirs entassés. Première, deuxième guerre ? On ne sait plus. Ces vers d'Aragon qui trottent dans la tête :

*« Interférences des deux guerres  
je vous vois*

*Voici la nécropole et voici la colline,  
Ici la nuit s'ajoute à la nuit orpheline  
Aux ombres d'aujourd'hui les ombres  
d'autrefois. »*

« La nuit de mai », Les yeux d'Elsa

Ombres d'aujourd'hui, ombres d'autrefois. Je revois celles de Makka et Lioma. En 2000, debout, habillés tout de noir, comme interdits. Enfilant à la hâte leur manteau dès la tombée du jour, qui arrive très tôt en hiver. Le rite du couvre-feu, inscrit comme un réflexe dans l'emploi du temps d'enfants de six et sept ans. Tandis que Khava racontait le bombardement intensif sur Zamai-Iourt à la frontière daghestanaise de septembre 1999, revoyant ses anciens élèves tomber les uns après les autres dans une immense crevasse devenant fosse commune. « Je les connaissais tous, ils étaient comme mes enfants. Aucun n'avait pris les armes, ils travaillaient au champ, aidaient leur père. » Institutrice réfugiée de Zamai-Iourt, Khava avait tout de suite mis ses compétences à contribution à l'école de Goudermes. Et racontait, d'une voix si calme : vêtir ses enfants de beau chaque soir, au cas où ils soient emportés dans la nuit. Trois enfants encore en vie sur six, mais être prête à les voir partir.

Juillet 2007, elle est là. Logée dans un petit deux-pièces que des voisins lui ont prêté. Sa situation matérielle est si indigente, son salaire d'institutrice ne lui permet pas de nourrir ses enfants décemment. Fébrilement, elle sort des coupures d'articles de presse de journaux de la république soviétique de Tchétchéno-Ingouchie, relatant en tchétchène les récompenses qu'elle avait obtenues en tant qu'institutrice de montagne. Ce qui lui reste de dignité, elle dont le fils n'ose jamais inviter d'amis à la maison. Il est mutique. Lui qui avait perdu l'usage de ses jambes lors des premiers bombardements pendant la première guerre, écrit aujourd'hui des histoires, des poèmes. En 1995, il avait dû laisser un petit camion de plastique rouge devant chez lui lorsque la famille avait dû fuir dans la panique ; au retour dans la maison après une absence de plusieurs semaines, il était accouru pour le retrouver. Il était là, brisé en deux par un obus. Cette année, il a écrit une histoire dans le cadre du concours d'écriture de l'école. Il l'a intitulée « Le jouet d'une enfance brisée ». L'histoire d'un enfant qui en rentrant chez lui après des bombardements, retrouve son jouet préféré en morceaux. Il prend alors la guerre dans ses mains, ferme ses poings très serrés et se met à courir, courir, courir. Quand il arrive au bout du monde, tout au bord de la terre, il se met à creuser avec précipitation, fébrilité. Il enfouit la guerre, au plus profond. « Pour que plus jamais les hommes ne la retrouvent. » ■